

Ray McGovern : la Russie monte d'un cran avec une nouvelle stratégie ?

Ray McGovern a été officier de la CIA pendant 27 ans, il a présidé les Estimations nationales du renseignement et préparé les comptes rendus quotidiens présidentiels de la CIA. Suivez le Prof. Glenn Diesen : Substack : <https://glennDiesen.substack.com/> X/Twitter : https://x.com/Glenn_Diesen Patreon : <https://www.patreon.com/glennDiesen> Soutenez les recherches du Prof. Glenn Diesen : PayPal : <https://www.paypal.com/paypalme/glennDiesen> Buy me a Coffee : <https://www.buymeacoffee.com/gdieseng> Go Fund Me : <https://gofund.me/09ea012f> Livres du Prof. Glenn Diesen : <https://www.amazon.com/stores/author/B09FPQ4MDL>

#Glenn

Ravi de vous retrouver. Nous avons le grand plaisir d'accueillir à nouveau Ray McGovern, analyste à la CIA pendant vingt-sept ans, qui a présidé les Estimations nationales du renseignement et préparé le rapport quotidien destiné au président. Merci, comme toujours, d'être revenu dans l'émission. J'avais vraiment hâte de m'entretenir avec vous.

#Ray McGovern

Merci de m'avoir invité, Glenn Diesen.

#Glenn

Vous, pendant des décennies, vous avez gardé un œil très attentif sur Moscou. Alors j'aimerais vous demander comment vous évaluez la direction que tout cela semble prendre. Parce que beaucoup de ce qu'on voit aujourd'hui aurait été... franchement impensable, je crois, à l'époque de la guerre froide. On voit maintenant l'OTAN, eh bien, je dirais directement impliquée dans des attaques contre la Russie, notamment depuis le territoire des pays baltes. Et cela semble être devenu quelque chose de normal. De leur côté, les Russes paraissent répondre par une escalade assez radicale. On voit les Iskander être utilisés, et là encore, c'est comme si c'était devenu habituel. Et Kiev, qui jusque-là avait été, disons, pas épargnée, mais plutôt traitée avec un peu plus de retenue par les Russes... eh bien, on vient d'assister à ce qui est sans doute l'attaque la plus brutale contre la ville. Alors, selon vous, vers quoi tout cela nous mène-t-il ?

#Ray McGovern

Glenn, laisse-moi d'abord te parler un peu des grands bouleversements que j'ai pu observer. Ça fait six décennies que je regarde tout ça de très près. Mon tout premier dossier, c'était le conflit sino-

soviétique. Il suffit de se rappeler que la Chine revendiquait un million et demi de kilomètres carrés de Sibérie russe, pris selon elle par des traités injustes au dix-septième siècle. Est-ce qu'ils avaient des arguments solides ? Oh que oui. Les Russes avaient envoyé des explorateurs planter le drapeau du tsar en Sibérie, et voilà comment tout a commencé. Il y a même eu des échanges de tirs à la frontière. Et voici un petit détail que la plupart des gens ignorent : les Ouïghours. Aujourd'hui, au Xinjiang, on parle beaucoup des Ouïghours, n'est-ce pas ? Eh bien, à l'époque déjà, ils étaient perçus comme une menace pour les Chinois.

Alors, on a décidé, nous les analystes, tu vois, je me suis demandé : est-ce que les Russes essaient d'exploiter les Ouïghours ? On a trouvé un locuteur ouïghour aux États-Unis. On lui a dit : écoute, il y a ces émissions qui passent, on n'arrive pas à comprendre ce que c'est, c'est en ouïghour. Et quand il nous a répondu, il a dit que ces émissions appelaient à l'insurrection. Autrement dit, le Kremlin incitait à l'insurrection en Chine. Et en plus, il y avait le fait que des divisions russes, ou soviétiques à l'époque, se massaient à la frontière commune. C'était évident qu'ils se détestaient, et qu'ils étaient dans une situation idéale pour qu'un esprit intelligent profite de leur obsession à se battre entre eux, et de l'épuisement des ressources que ça entraînait. Et pour faire court, Nixon et Kissinger ont eu l'intelligence de le faire.

Et quand on a vu les effets de leurs premières tentatives, on s'est dit : eh bien, on dirait que ça marche. Et on a eu les accords SALT, en mai mil neuf cent soixante-douze. J'ai eu le privilège d'y assister. Ensuite, il y a eu un dégel, puis la détente, et un vrai mouvement de rapprochement avec les États-Unis. Alors, qu'en est-il de la Russie ? Qu'en est-il de la Chine ? Comme vous le savez, j'avais l'habitude de faire le briefing du secrétaire d'État George Shultz un matin sur deux, avec le rapport quotidien du président. Après avoir été écarté de ce poste, j'ai continué à rester en contact avec lui, à sa demande. Et je me souviens lui avoir apporté de petits essais écrits par des personnes en qui j'avais confiance, des spécialistes de la politique étrangère russe, qui disaient : regardez, vous savez, on vous l'avait dit il y a deux ans, qu'ils se détesteraient pour toujours.

Mais on dirait qu'ils commencent à comprendre comment les États-Unis les ont exploités. Ils ne vont pas se détester entre eux. Et avec l'arrivée de dirigeants plus lucides, on s'attend à un dégel dans leurs relations. Franchement, on n'aurait jamais, jamais imaginé que la Russie et la Chine deviendraient aussi proches — jamais autant qu'aujourd'hui. Et ça s'est vu quand Poutine est allé voir Xi la semaine dernière. C'est ça, le vrai changement tectonique, d'accord ? Deux contre un. Clair comme de l'eau de roche. La Russie et la Chine face à ce qu'il reste de l'alliance occidentale, principalement les États-Unis. L'autre grand changement, qu'il faut dire tout de suite, c'est que Trump peut bien répéter que nos forces armées sont les plus puissantes du monde, les plus compétentes, et tout le reste... Ce n'est plus vrai.

Alors, pour quelqu'un qui analyse les relations entre les États-Unis et la Russie depuis des décennies, je me surprends encore à me dire... vraiment, Ray, tu dis ça ? Oui. Les Russes ne nous dépassent pas seulement sur le plan des forces conventionnelles, ils ont aussi une dissuasion nucléaire qui ne faiblit pas. Et s'ils en sont là, c'est parce que Biden, Obama, et tous les autres ont refusé de parler

aux Russes. Alors Poutine a dit, bon, très bien, on ne va pas gaspiller des milliards dans un système antimissile. On va trouver des moyens plus malins de contrer, ou au moins de dissuader, ce que vous avez en tête. Il l'a dit clairement en juin, il y a dix ans, puis, dans son discours sur l'état de la nation en deux mille dix-huit, il a ajouté : d'accord, regardez, je vais vous faire une démonstration. C'est un peu inhabituel, pour un discours sur l'état de la nation, ou l'équivalent de notre discours sur l'état de l'Union.

Mais regardez ces six vidéos. Oui. Il y prédit ce que la Russie venait de faire, ce qu'elle développait, et certaines choses qu'elle avait déjà mises au point. On parle du Kinzhal, du Burevestnik, du Poséidon, d'un missile qui passe par le pôle Sud, et d'un missile qui reste en vol, alimenté par un réacteur nucléaire. Alors, je veux juste conclure en disant ceci : non seulement la Russie et la Chine sont aujourd'hui plus unies que jamais, mais les États-Unis n'ont plus l'avantage, ni sur le plan stratégique, ni sur le plan des armes conventionnelles. Ce qui nous sauve — et je le dis en pesant mes mots — c'est un Poutine à Moscou et un Xi à Pékin, tous deux très lucides, très prudents et très posés.

Et ils ne vont pas se laisser provoquer au point de mettre un homme très irascible, très imprévisible, avec les doigts sur les codes nucléaires — je parle bien sûr de Donald Trump — dans une situation où il n'aurait plus d'autre choix que d'envisager l'usage de l'arme nucléaire, ou quelque chose d'encore plus extrême. Donc, à mon sens, et c'est là que je diffère de beaucoup de mes collègues, Poutine, en particulier, répète depuis des années — surtout depuis l'arrivée de Trump — que l'objectif principal, c'est d'apaiser Trump, de le couvrir d'éloges, de flatter son ego, et de bien marquer la différence avec ces Européens, disons-le, un peu fous, et ces Américains qui, en pratique, ont désormais quitté l'OTAN.

Donc, on flatte les Américains, et on dénigre les Européens. Tout ça s'est passé très vite. Trump a décidé qu'il parlerait à Poutine, et Poutine a sauté sur l'occasion, tout content, en disant : « Je vais continuer à lui parler. » Les discussions ont continué. Et quand Poutine veut quelque chose de Trump, il l'appelle. Ils passent deux heures et demie au téléphone, ou plus récemment, une heure et demie. Les deux heures et demie, c'était l'an dernier, quand Trump disait des choses du genre : « Oh, Zelensky vient en ville, je pense que je vais lui donner des missiles Tomahawk. Oui, je crois que c'est au programme. » Et qu'est-ce qui se passe ? Poutine prend les devants, appelle Trump... et ne dit rien.

Très mauvaise idée. Vraiment, une très, très mauvaise idée, d'accord ? Le lendemain, Zelensky arrive à la Maison-Blanche, et Trump lui dit : eh bien, vous savez, on a vraiment besoin de ces Tomahawks pour nous-mêmes. Désolé, on ne va pas vous donner les Tomahawks. La chose la plus récente, c'est que Trump a reçu un appel, ou plutôt que Poutine a rappelé Trump, et lui a dit : écoute, tu sais, l'Iran, c'est un vrai problème. Laisse-moi te dire les choses comme ça, dit Poutine : chez nous, en Russie, on dit "totalement inacceptable", d'accord ? Совсем неприемлемо, d'accord ? C'est aussi fort que possible. Si tu relances cette guerre — et encore plus si tu envoies des troupes en Iran — c'est totalement inacceptable.

Dernière chose que je dirai à ce sujet : il a fallu deux jours à Wang Yi, le ministre chinois des Affaires étrangères, pour répéter cet avertissement mot pour mot — totalement inacceptable. C'est une preuve concrète de leur alignement. Et quand Poutine appelle Trump — cette fois, c'était seulement une heure et demie, d'accord ? — quand il veut que Trump fasse quelque chose, ou qu'il ne fasse pas quelque chose, il l'appelle directement, il prend l'initiative. Il y a un an, c'était deux heures et demie, maintenant une heure et demie. Et Trump a cédé. Donc, la priorité de Poutine, c'est de rester calme, de garder son sang-froid, et de s'assurer qu'il n'énerve pas Trump au point qu'il fasse quelque chose que nous regretterions tous.

#Glenn

Oui, eh bien, le rapprochement entre la Chine et la Russie, je suis d'accord, si on s'était assis là dans les années soixante pour observer ça, on aurait eu du mal à le prévoir. Mais les traités inéquitables, je pense que les Russes les ont gérés d'une manière plutôt habile. Parce qu'en mille huit cent cinquante-huit et mille huit cent soixante, quand les Russes ont acquis environ un million de kilomètres carrés à la Chine, les Chinois, évidemment, n'en ont jamais vraiment été satisfaits. Mais vous voyez, les conséquences se font encore sentir à cause de ça — à cause de cette bande de terre aussi que les Russes ont prise, là où se trouve aujourd'hui Vladivostok. Les régions du nord-est de la Chine sont aujourd'hui moins développées que d'autres parties du pays, tout simplement parce qu'elles sont enclavées.

Tout ça, évidemment, crée des tensions pour l'avenir. Est-ce que les Chinois, à un moment donné, voudront récupérer ce territoire, essayer de le conquérir à cause de problèmes internes, de déséquilibres dans leur développement, toutes ces questions-là ? Mais au lieu de se construire une armée puissante et de commencer à provoquer des tensions à la frontière, à entrer dans une logique de compétition sécuritaire, les Russes ont fait exactement l'inverse. Ils ont commencé à moderniser beaucoup de leurs ports. Ils ont développé, vous savez, des lignes de chemin de fer et des ponts pour se connecter à la région chinoise. Donc, au lieu de voir ça comme une menace pour leur sécurité, ils en tirent maintenant des bénéfices économiques.

L'idée, c'est de relier ces régions chinoises à la mer. Donc, c'est une bonne façon de traiter ce problème. Et je pense qu'au-delà de ça, ils voient tous les deux, les États-Unis comme les puissances maritimes européennes, comme ayant une longue tradition de maintenir les puissances eurasiennes divisées, pour pouvoir dominer depuis la périphérie. Et bien sûr, si on veut intégrer le continent eurasien à travers des corridors de transport, de nouvelles banques, des monnaies d'échange, des pôles technologiques, tout ça, c'est très bien. Mais évidemment, il existe différentes approches. Cependant, les Chinois comme les Russes savent qu'ils ont besoin l'un de l'autre, donc il y a une vraie incitation à coopérer.

Donc, ce n'était pas si imprévisible que ça, je suppose, qu'à un moment donné ils finissent par s'unir, si des gens plus sages, moins idéologiques, étaient au pouvoir. Donc non, leur trajectoire a du sens.

Mais c'est justement pour ça que, franchement, je ne comprends pas pourquoi il y a encore, partout en Occident, des analystes qui affirment que c'est juste un mariage de convenance, et qu'ils finiront par se disputer pour savoir qui dominera le Kazakhstan à l'avenir. Mais peu importe qui dominera le Kazakhstan, parce que s'ils ne s'entendent pas, tout le format eurasiatique commence à se fragmenter. Oui, c'est exactement ça, Glenn.

#Ray McGovern

Je me rends compte, tu sais, que tu connais vraiment bien tout ça. Tu es historien, tu as étudié ces sujets de façon académique. Tu as parlé des traités inégaux, mais tu n'as pas mentionné le traité de Nertchinsk, en mille six cent quatre-vingt-neuf, si ma mémoire est bonne. C'était une humiliation suprême, qui a pris à la Chine tout un territoire auquel elle avait une revendication légitime, et que ce traité a rendu officiel. Comme je l'ai déjà dit, on mettait toujours un dernier paragraphe dans nos essais sur à quel point les Russes et les Chinois se détestaient. Parce que ce dernier paragraphe devait dire que, quand une direction plus éclairée arriverait, quand Zhou Enlai et Mao seraient morts et que d'autres prendraient la relève, ils finiraient bien par comprendre à quel point tout ça était absurde, et qu'ils devraient s'unir ou au moins amorcer un dégel dans leurs relations.

Le grand tournant, c'est quand Nixon et Kissinger ont décidé d'exploiter cette différence, ce conflit. Chas Freeman, lui, s'occupait du côté chinois. Il était avec Nixon à Pékin, en janvier mille neuf cent soixante-douze, d'accord ? Kissinger y était allé l'année précédente. Il traduisait pour Nixon et il mettait au point cette politique d'une seule Chine, censée régler la question de Taïwan, au moins temporairement. Moi, je regardais tout ça du côté russe. Ce que je ne savais pas, comme Chas l'a rappelé, c'est qu'il n'y avait pas quinze divisions soviétiques à la frontière chinoise, mais quarante. Ça, je l'ignorais complètement. À ce moment-là, j'étais en mission à l'étranger, je faisais des briefings, donc je ne suivais pas cette affaire de près.

Oui, il y a de fortes chances qu'ils aient été quarante. Et c'est à ce moment-là que Kissinger et Nixon se sont dit : « Mon Dieu, les Chinois doivent avoir un peu peur des Russes. Alors, travaillons avec les Chinois. » Les Chinois nous ont permis de recueillir d'excellentes informations sur les Russes. Il y a eu une sorte de petite entente qui s'est mise en place, et ça a tout changé, après qu'on a fait aux Russes et aux Chinois le "plaisir" de les pousser à s'unir contre un ennemi commun. Aujourd'hui, c'est bien un ennemi commun, et cet ennemi est imprévisible. C'est pour ça que je dis qu'on devrait être reconnaissants envers les gens prudents, au sommet, qui ne laisseront pas Trump avoir le moindre prétexte pour utiliser l'arme nucléaire ou quelque chose de ce genre.

#Glenn

Mais à ton avis, à quel point vont-ils être prudents, du côté russe, maintenant ? Parce que, selon moi, ils l'ont déjà été pendant un bon moment — pas seulement depuis quatre ans, mais depuis deux mille quatorze. Et l'impression que j'ai, à Moscou en ce moment, c'est qu'ils pensent que leur retenue a été perçue par l'Occident comme un signe de faiblesse. Et c'est difficile de le nier.

Franchement, quand on lit les journaux, on voit bien qu'on se moque de l'idée que la Russie oserait un jour riposter contre un pays de l'OTAN. On dit qu'ils ont trop peur, pas seulement d'attaquer un pays de l'OTAN, mais même de répondre. En gros, on pourrait lancer un missile directement sur leur capitale, et ils ne feraient rien — alors même que les Européens montent le ton, et que les Américains, eux, donnent le signal qu'ils se retirent, ou du moins qu'ils laissent la main aux Européens.

Et pourtant, il y a toujours cette idée qu'ils veulent se venger. Et je ne sais pas... j'ai juste l'impression, en ce moment, que les Russes cherchent à, disons, faire renaître la peur dans le cœur des Européens. Parce que, comme je l'ai dit, c'était impensable pendant la guerre froide. Et puis, la façon dont on en parle aujourd'hui — on a des dirigeants qui disent ouvertement : « Oui, nous sommes très fiers de fabriquer des drones, ils vont aller frapper au cœur de la Russie, détruire leurs infrastructures énergétiques. » Personne ne parlait comme ça avant. C'est vraiment étrange à observer. Alors, selon vous, vers quoi tout cela se dirige ? Parce qu'on ne peut pas être déjà au terminus. Est-ce que ça va encore s'intensifier ? Pensez-vous que les Européens auront le bon sens, ou simplement la raison, d'arrêter cette escalade et, au moins, de décrocher le téléphone pour parler à l'autre camp ? Oui.

#Ray McGovern

Eh bien, Glenn, un aspect intéressant de tout ça, dont peu de gens parlent, c'est que, lors de cette séance de questions-réponses assez incroyable que Poutine a tenue après les célébrations de la victoire sur la place Rouge, le neuf mai, il a clairement fait une distinction entre les États-Unis et ces Européens qu'il juge complètement fous. Et il a dit : les États-Unis et nous, les Russes, voyons l'Ukraine de la même façon. Hein ? Waouh. C'est énorme. C'est bien ce qu'il a dit. Voilà, c'est ça le point important. Il fait la différence entre ce qu'il considère comme la politique de Trump — qui revient, en fait, à détruire l'OTAN, puisque l'OTAN n'a aucun pouvoir sans les États-Unis — et les Européens, qui, selon lui, font des choses insensées.

Encore une fois, son objectif principal ici, c'est de s'assurer que Trump ne fasse pas quelque chose de vraiment stupide, d'accord ? Donc, ils voient qu'ils ont un intérêt commun. Maintenant, il dit, vous savez, c'est insensé d'essayer de négocier avec des gens qui enlèvent des dirigeants de pays et tout ça. Mais nous pensons — Medvedev, maintenant — nous pensons que les États-Unis sont sincères, c'est son mot, dans leurs efforts pour calmer la situation en Ukraine. Et qu'une fois qu'on se sera débarrassé de l'Iran, il sera possible de trouver quelque chose de raisonnable. Medvedev. Alors, qu'est-ce que je veux dire par là ? Ce que je veux dire, c'est que, premièrement, l'OTAN ne vaut rien sans les États-Unis. Ils peuvent faire les fiers, ils peuvent même tirer des drones longue portée au cœur de la Russie.

Et le dernier, bien sûr, celui qui a tué tant de jeunes femmes dans cette université là-bas... eh bien, ça, c'était la provocation de trop pour Poutine. Et Poutine a riposté avec des Iskander, bon sang. Vous savez, on ne peut pas se défendre contre des Iskander. Et c'était très clair qu'il avait été

poussé à faire ça. Alors, est-ce qu'il pourrait être poussé à frapper des pays de l'OTAN ? Eh bien, je ne le pense pas. Pourquoi ? Parce qu'il y a toujours l'article cinq du traité de l'OTAN. Et même s'il n'y a que cinq pour cent de chances — d'après ce que je comprends de Poutine — même s'il n'y a que cinq pour cent de chances que Trump, dans un accès d'irritation, dise : « Mon Dieu ! Nous faisons toujours partie de l'OTAN, on va les frapper », il ne veut pas courir ce risque, d'accord ?

Alors, avec la frappe sur Uryshnik, je pense que Poutine a en quelque sorte désamorcé une bonne partie de ce sentiment populaire qui disait : mon Dieu, est-ce qu'on ne peut pas en finir avec cette guerre ? Est-ce qu'on ne peut pas la terminer ? Et puis, cette idée qui circule un peu partout, je suis sûr, en Norvège, dans *The Economist*, et je ne sais plus où je l'ai encore vue aujourd'hui, selon laquelle les Russes ne gagnent pas en Ukraine, qu'ils sont bloqués, qu'ils n'ont aucune possibilité d'avancer à cause des puissantes forces ukrainiennes, avec leurs drones et tout ça. Eh bien, vous savez, avec leurs drones et tout ça, les Russes ont une défense aérienne. Ils ont une défense anti-drones. Certains passent à travers, oui, mais contrairement à l'Ukraine, comme on vient de le voir avec cette grosse attaque sur Uryshnik, eux peuvent se défendre contre ces missiles. Avant, j'appelais ça des piqûres d'aiguille, y compris l'attaque contre ce terrain d'aviation avec des bombardiers, qui fait partie de la triade.

Ce ne sont plus de simples attaques isolées quand ils tuent, quoi, dix-huit jeunes femmes environ, des étudiantes qui se formaient pour devenir institutrices dans ce village. Et quand ça arrive, Poutine riposte. Je ne pense pas qu'il soit vraiment poussé à en faire beaucoup plus maintenant. Il y a eu des gens... euh, qui était-ce déjà ? Un des Russes... Karaganov ? Non, non, c'est Polyanski. Polyanski, oui, il était le chef adjoint de la mission russe à l'ONU, à New York. Je le connais. Il est maintenant le représentant principal de la Russie auprès de l'OCDE, à Vienne. Il a été interviewé par Danny Davis, et Danny Davis a dit, enfin, ce qu'il nous a rapporté, c'est... voyons si je peux le formuler... que c'est déjà trop tard. Trop tard pour éviter des frappes russes en Europe. Eh bien, je comprends que certains puissent brouiller un peu ce message. Et Danny Davis, lui, est excellent.

Mais ce que Polyansky a vraiment dit, et je vais vous le lire : si la Russie est provoquée au point de frapper à l'avenir — disons, frapper l'Europe — les gens se demanderont pourquoi c'est arrivé. Mais à ce moment-là, il sera déjà trop tard. Là, il y a une nuance importante. Il sera trop tard. Si la Russie se laisse provoquer et frappe dans un an, alors les Occidentaux se demanderont : pourquoi est-ce arrivé ? Et là encore, il sera trop tard. Ce n'est pas du jeu de mots, ni du pinaillage. « Il sera trop tard », si je me souviens bien, c'est le futur antérieur, d'accord ? Et tout repose sur ce « si », et c'est un grand « si ». Donc, si je reviens à mon point de départ : pour Poutine, premièrement, il a quelqu'un à qui il peut parler ; deuxièmement, il a quelqu'un qu'il peut appeler pour le dissuader de faire des choses vraiment stupides. Il va donc essayer d'éviter une situation où il serait déjà trop tard.

#Glenn

Oui, eh bien, j'ai aussi parlé avec Polyansky, et il a mentionné que c'est en train de devenir moins... enfin, je crois que c'était une citation directe... que parler de guerre nucléaire, ou d'une frappe avec

une arme nucléaire tactique, devient moins tabou. C'est très différent de dire que le gouvernement envisage réellement cette option. Mais c'était en référence à une interview que j'ai faite avec Karaganov, quand il disait que ses positions sur une riposte contre l'Europe étaient... enfin, il faisait partie d'une petite minorité à l'époque. Et maintenant, il dit que la grande majorité pense que le moment est venu de se concentrer sur le rétablissement de la dissuasion, plutôt que de... enfin, pas d'apaiser, ce n'est pas le bon mot... mais de tendre l'autre joue, en quelque sorte. Je ne sais pas. Encore une fois, comme vous l'avez dit, il y a beaucoup en jeu ici, mais on a l'impression qu'on arrive à un point où il devient difficile de... enfin, ils ne peuvent pas tendre l'autre joue une fois de plus.

Je pense souvent à George Beebe. Il a donné une interview en décembre deux mille vingt et un, et il expliquait que les Russes ne voulaient pas déclencher une guerre, mais qu'ils en étaient arrivés à un point où ne rien faire devenait plus dangereux qu'agir. En d'autres termes, s'ils attendaient encore, les pays de l'OTAN s'installeraient trop profondément en Ukraine, et il serait trop tard pour les en déloger. Donc, en gros, c'était maintenant ou jamais. Et deux mois plus tard, les Russes ont envahi. Alors je me demande si, aujourd'hui, on n'est pas en train d'atteindre un point dangereux. D'ailleurs, pendant que vous parliez, je pensais au pragmatisme que les Russes montrent maintenant envers les États-Unis — le fait qu'il est encore possible de travailler avec eux — par opposition à leur hostilité envers les Européens. C'est très différent de l'époque où Biden était au gouvernement.

Et ça me rend plutôt optimiste, cette haine dirigée contre l'Europe plutôt que contre les États-Unis, parce que ça montre que les Russes sont pragmatiques. Autrement dit, dès que les États-Unis ont commencé à dire : « Écoutez, on peut s'entendre avec la Russie, on peut discuter », même s'ils continuent à se battre en Ukraine contre les Russes, eh bien, les Russes montrent quand même qu'ils peuvent composer avec ça. Peut-être même qu'on peut en finir avec cette situation. C'est déjà quelque chose. Au moins, ça prouve qu'il y a une vraie marge de manœuvre, si l'Occident veut rouvrir la voie du dialogue diplomatique. Pardon, j'allais en venir à ma dernière question, qui concerne l'Allemagne. Comment expliquer ça ? Parce que ça a surpris pas mal de monde de les voir se placer aussi clairement en première ligne du discours et des actions anti-russes. Comment vous comprenez cette position ?

#Ray McGovern

Glenn, je sais pas si je t'ai déjà montré ça, mais regarde, j'ai un petit badge ici. Il dit... ouais, voilà. Alors, il y a six ou sept ans, j'étais en Allemagne, pendant une de mes visites, et j'ai vu ça. J'ai dit : oh mon Dieu, incroyable, donne-moi un de ces badges, faut que je le mette ici ! Et mon ami m'a dit : non, non, non. Pourquoi ? Eh bien, parce que c'est péjoratif. Péjoratif, dans quel sens ? Oui, tu sais, les gens disent que tu es dans le camp de Poutine. Voilà, c'est une sorte de manifestation concrète de l'état d'esprit en Allemagne. Des gens très intelligents, très cultivés, ont de nouveau été complètement conditionnés, d'accord ? Tous leurs médias sont pires que les nôtres. Et ça, c'est pas peu dire. Je sais pas comment c'est en Norvège.

Mais la plupart des gens intelligents, ceux qui savent encore où ils en sont en Allemagne, ont peur de parler, bon sang. C'est dire à quel point la situation est grave. Alors oui, c'est déjà un problème, et c'est grave. Mais en plus, les Allemands vont dépenser des centaines de milliers d'euros pour des armes qui ne les défendront contre personne, tout en mettant en danger le filet de sécurité sociale qui a rendu la démocratie allemande si stable et si respectée dans le monde entier ? J'y crois pas une seconde. Et pourtant, on va en arriver là. L'argent n'est pas illimité. Scholz est aussi impopulaire que n'importe quel chancelier allemand dans toute l'histoire des chanceliers. Il ne va pas rester longtemps. Macron non plus, et Starmer est déjà sur la pente descendante.

Ces types sont perçus, à juste titre, comme des vestiges dépassés qui vont essayer de s'accrocher aussi longtemps qu'ils le peuvent. Donc encore une fois, comme dans *Luke la main froide*. Poutine, lui, joue sur le long terme. Il a compris que, ah, les États-Unis ont décidé de ne pas déployer de missiles balistiques à portée intermédiaire en Allemagne, comme ils s'y étaient engagés avec le chancelier Scholz lors du sommet de l'OTAN à Washington, il y a deux ans. Ah, donc ils ne vont plus le faire. Sans les États-Unis, l'OTAN ne vaut rien, d'accord ? Alors restons calmes. Maintenant, il y a une chose que je voulais mentionner : l'équivalent russe de la CIA, le SVR, a un service de presse. Je ne le savais pas. Ils ont publié une déclaration il y a cinq jours. Et qu'est-ce qu'ils ont dit ?

#Ray McGovern

Waouh.

#Ray McGovern

Ils parlaient de tactiques qui réduiraient considérablement le temps d'approche de ces missiles, s'ils étaient installés en Lettonie. Et la Lettonie, paraît-il, serait prête à accepter ces missiles. D'après le SVR, il y aurait cinq sites possibles d'où ils pourraient être lancés. Alors, voilà le point essentiel. Il serait utile de rappeler que les coordonnées des centres de décision à Riga, en Lettonie, sont bien connues, et que l'appartenance du pays à l'OTAN ne protégera pas les complices des terroristes d'une juste rétribution. Nous sommes le dix-neuf mai, donc il y a six jours. Déclaration très inhabituelle. Et, en clair, c'est un avertissement adressé aux Lettons : si vous tirez des missiles ou des drones en profondeur sur le territoire russe, sachez que votre appartenance à l'OTAN ne vous mettra pas à l'abri d'une riposte.

Je ne sais pas vraiment si les Lettons ont pris ça au sérieux ou pas, mais je suis à peu près sûr à quatre-vingts pour cent qu'ils le feront. Les sites de représailles ont déjà été désignés. Les Russes se sont moqués des Lettons, qu'ils accusent, selon leurs propres mots, de manquer d'esprit critique. Comment ça ? Eh bien, les Ukrainiens ont réussi à leur faire croire que les Russes ne riposteraient jamais, parce qu'ils seraient incapables de savoir d'où viennent les missiles. L'histoire, ai-je dit, nous l'a montré : on sait très bien d'où viennent les missiles. Alors, ne le faites pas. Voilà un exemple de la manière dont ces jeunes États baltes pourraient se laisser entraîner là-dedans, à moins que les

services de renseignement russes ne préviennent le monde en disant : attention, l'appartenance à l'OTAN ne vous protégera peut-être pas de ce genre de représailles. Donc, ma prévision, c'est que si cela se produit, il est possible que les Russes envoient Reshnik dans un pays membre de l'OTAN, à savoir la Lettonie.

Mais je pense qu'en fin de compte, c'est peu probable. Parce que, quand Poutine fait son calcul coût-bénéfice, si jamais il y a seulement cinq pour cent de chances — oui, juste cinq pour cent — que Trump parte dans tous les sens et dise : « Non, l'article cinq, je ne l'ai jamais confirmé, je m'en vais, qu'est-ce que je fais maintenant ? »... Même avec seulement cinq pour cent de chances que ça arrive, ça ne vaut pas le coup. Le jeu n'en vaut pas la chandelle. Alors, prenez ça pour ce que c'est. Beaucoup de mes collègues ne sont pas d'accord. Quand Karaganov ou Mechtcheriakov, ou d'autres de ce genre, s'expriment — eh bien, ils disent ça depuis très, très longtemps. Karaganov surtout, depuis toujours. Et oui, Karaganov peut interviewer Poutine lors de ces grandes réunions à Valdai ou ailleurs, mais je n'ai jamais eu l'impression, ni même l'exemple, que Karaganov ait vraiment réussi à le convaincre. Moi, je suis convaincu que Poutine est trop prudent pour ce genre de choses.

Et je peux me tromper complètement, mais je m'appuie sur six décennies à observer les dirigeants russes et soviétiques. Et celui-là est différent. Je dirais ceci : nous devrions être reconnaissants pour sa prudence, pour sa clairvoyance et pour sa capacité à anticiper, notamment dans la façon dont il a développé cette relation avec Pékin, et avec Xi personnellement. Ajoutons une chose ici. Quand Poutine quittait Pékin, Xi a marché à ses côtés. Et on voyait cette camaraderie, cette proximité, un peu... vous voyez, Xi est plutôt impénétrable, non ? Il ne sourit pas beaucoup. Mais cette fois, c'était presque un sourire. Ils se tenaient côte à côte, et Poutine attendait, se demandant : « Bon, qu'est-ce qui va se passer ? Est-ce qu'il va me faire cette grande accolade d'ours que Trump avait annoncée, celle qu'il n'a jamais eue ? » Et il reste là, et puis Xi fait ce geste.

#Ray McGovern

Ce n'était pas une grande accolade, mais c'était très, très révélateur de leur relation. Et puis, quand Poutine s'éloigne vers l'avion, ou le train, ou peu importe, Xi le regarde et dit : d'habitude, je me fie à des signes plus fiables pour ce genre de choses, mais là, ça en disait long. Pas de grande accolade pour Trump, juste un bref avertissement à propos de Taïwan, rien d'autre. Ils sont plus unis que jamais. C'est ce changement tectonique, selon moi, qui donne à Poutine la marge de manœuvre pour supporter certaines de ces humiliations sans réagir de façon impulsive. J'espère avoir raison.

#Glenn

J'espère que vous avez raison aussi. C'est juste que... je suis un peu pessimiste sur la possibilité d'une paix. Mais bien sûr, dans l'histoire, on voit souvent que les pays vont jusqu'au bord de la catastrophe, et c'est souvent à ce moment-là que les dirigeants commencent à se réveiller. Ce qui m'inquiète, c'est que beaucoup de nos dirigeants, aujourd'hui, disent en gros : « ce sont des tactiques de pression, nous ne céderons pas à la pression ». En clair, ils sont prêts à foncer droit vers le

précipice. J'espère que, quand les marxistes et les macronistes, Starmer et ce genre de gens s'en iront, on retrouvera peut-être un peu de bon sens. Encore une fois, on a l'impression d'être à un moment très dangereux. Soit on va vers la guerre, soit on rouvre un peu la voie de la diplomatie. Pour l'instant, on dirait qu'au moins les Européens commencent à parler de reprendre contact avec les Russes, après toutes ces années de boycott diplomatique. Mais en même temps, ils parlent aussi de combattre la Russie dans une guerre. Alors j'espère vraiment que la paix viendra d'abord. Quelles sont vos dernières réflexions ?

#Ray McGovern

Eh bien, il faut être deux pour danser le tango, non ? Il faut être deux pour faire la guerre. Oui, une dernière réflexion. Comme vous le savez, je suis arrivé à Washington sous John F. Kennedy, et à peine deux mois après mon entrée à la CIA, il a prononcé ce magnifique discours à l'American University, le dix juin mille neuf cent soixante-trois. Et l'une des choses qu'il a dites ce jour-là, c'est que, fait unique parmi les grandes puissances, la Russie et les États-Unis ne se sont jamais affrontés directement, l'un contre l'autre. Et il faut se rappeler que c'était huit mois après la crise des missiles de Cuba, quand ça a failli arriver, d'accord ? Et que vous et moi, on ne serait peut-être pas en train d'avoir cette petite conversation aujourd'hui.

Alors il a dit : écoute, ce qu'on doit absolument éviter, vu ce qui a failli se passer il y a huit mois, c'est de se retrouver à défier un autre pays doté de l'arme nucléaire, un pays qui aurait à choisir entre une retraite humiliante et l'usage de l'arme atomique. Mon Dieu... D'accord. Maintenant, Khrouchtchev lui-même avait été ébranlé, il se demandait comment tout ça avait pu arriver, et il a pris les bonnes décisions, grâce au ciel, non ? Mais depuis ce moment-là, jusqu'à l'Ukraine, quand les États-Unis ont eu l'idée — Biden et les autres — de défier une puissance nucléaire en cherchant à faire entrer l'Ukraine dans l'OTAN, c'est là que tout a changé, d'accord ? Donc tu as raison, Glenn. C'est un vrai tournant, et il a bien eu lieu.

Alors, la question, c'est de savoir si les Russes ont vraiment l'avantage en Ukraine, au point de ne pas trop s'inquiéter de ces petites attaques. Ou même... Bon, ils vont évidemment riposter après le massacre de toutes ces jeunes filles dans une école. Mais sont-ils prêts à user les forces ukrainiennes, à se défendre contre ces drones — une défense que les Ukrainiens, eux, n'ont pas — et à attendre patiemment pour voir combien de temps il faudra avant que la situation ne s'effondre, ou qu'un tournant se produise ? Et pour l'instant, les États-Unis sont, en gros, plutôt du côté de la Russie sur ce point. D'ailleurs, Poutine l'a dit très clairement lors de cette conférence de presse du neuf mai. Pourquoi ne pas la relire ? Elle regorge de déclarations intéressantes, à propos de l'Ukraine, mais aussi de l'Iran.

#Glenn

Eh bien, quand les Européens parlent d'augmenter la pression sur les Russes, je rappelle toujours que toutes ces petites piqûres, dont on se félicite qu'elles n'aient pas plus d'effet, c'est en fait une

bonne chose. Parce que si elles avaient un impact vraiment important, au point que la Russie y voie une menace existentielle, elle réagirait d'une manière tout à fait différente. Ce qui m'inquiète, c'est que beaucoup de ces attaques contre les infrastructures énergétiques commencent à avoir un effet sur l'économie russe. Et pendant que les Européens s'en réjouissent, ils devraient garder ça à l'esprit. Si cela veut dire que la Russie ne peut plus supporter cette douleur économique, alors les paramètres changent. À ce moment-là, ils devront riposter. Et c'est précisément ça qui m'empêche de dormir la nuit.

#Ray McGovern

Je suis d'accord avec vous. Tout dépend de la manière dont on met les choses en proportion. Moi, je vois ça comme ça : quand Poutine regarde ce qu'il a accompli en vingt-cinq ans — comment il a redonné à la Russie sa place, comment le pays peut se défendre, comment son peuple prospère, un peu comme ces sept cent mille paysans sortis de la pauvreté en Chine — eh bien, il ne va pas prendre le risque de tout perdre. Donc, il va se dire : regardez, certains de ces types sont complètement imprévisibles, mais on a réussi à séparer les États-Unis de tout ça, donc il n'y a rien qui les concerne directement. En d'autres termes, tout est une question de priorités, de la façon dont Poutine les hiérarchise dans sa tête. Personne ne peut en être sûr, peut-être même pas lui. Mais c'est comme ça que je le comprends. C'est différent de ce que pensent d'autres, mais pour moi, c'est ça l'essentiel. On verra bien ce qui se passera.

#Glenn

Eh bien, au moins ton optimisme me fera mieux dormir la nuit. J'espère que tu as raison sur ce point. Merci beaucoup d'avoir pris le temps.

#Ray McGovern

Je vous en prie.

#Ray McGovern

Merci de m'avoir reçu. Au revoir.